

LE ROMAN DE RENART
LIVRE PREMIER.
AVENTURE PREMIÈRE
**Comment Renart emporta de nuit
les bacons d'Ysengrin**



Renart, un matin, entra chez son oncle, les yeux troubles, la pelisse hérissée.

« Qu'est-ce, beau neveu ? Tu parois en mauvais point, » dit le maître du logis ; « serois-tu malade ?

— Oui ; je ne me sens pas bien.

— Tu n'as pas déjeûné ?

— Non, et même je n'en ai pas envie.

— Allons donc ! Çà, dame Hersent, levez-vous tout de suite, préparez à ce cher neveu une brochette de rognons et de rate ; il ne la refusera pas. »

Hersent quitte le lit et se dispose à obéir.

Mais Renart attendoit mieux de son oncle ; il voyoit trois beaux bacons suspendus au faite de la salle, et c'est leur fumet qui l'avoit attiré.

« Voilà, » dit-il, « des bacons bien aventurés ! Savez-vous, bel oncle, que si l'un de vos voisins (n'importe lequel, ils se valent tous) les apercevoit, il en voudroit sa part ? À votre place, je ne perdrais pas un moment pour les détacher, et je dirois bien haut qu'on me les a volés.

— Bah ! » fit Ysengrin, « je n'en suis pas inquiet ; et tel peut les voir qui n'en saura jamais le goût.

— Comment ! Si l'on vous en demandoit ?

— Il n'y a demande qui tienne ; je n'en donnerois pas à mon neveu, à mon frère, à qui que ce soit au monde. »

Renart n'insista pas ; il mangea ses rognons et prit congé.

Mais, le surlendemain, il revint à la nuit fermée devant la maison d'Ysengrin.

Tout le monde y dormoit. Il monte sur le faite, creuse et ménage une ouverture, passe, arrive aux bacons, les emporte, revient chez lui, les coupe en morceaux et les cache dans la paille de son lit.

Cependant le jour arrive ; Ysengrin ouvre les yeux : Qu'est cela ? Le toit ouvert, les bacons, ses chers bacons enlevés !

« Au secours ! Au voleur ! Hersent ! Hersent ! Nous sommes perdus ! »

Hersent, réveillée en sursaut, se lève échevelée : « Qu'y a-t-il ? Oh ! Quelle aventure ! Nous, dépouillés par les voleurs ! À qui nous plaindre ! »

Ils crient à qui mieux mieux, mais ils ne savent qui accuser ; ils se perdent en vains efforts pour deviner l'auteur d'un pareil attentat.

Renart cependant arrive : il avoit bien mangé, il avoit le visage reposé, satisfait.

« Eh ! Bel oncle, qu'avez-vous ? Vous me paraissez en mauvais point ; seriez-vous malade ?

— Je n'en aurois que trop sujet ; nos trois beaux bacons, tu sais ? On me les a pris !

— Ah ! » Répond en riant Renart, « c'est bien cela ! Oui, voilà comme il faut dire : on vous les a pris. Bien, très-bien ! Mais, oncle, ce n'est pas tout, il faut le crier dans la rue, que vos voisins n'en puissent douter.

— Eh ! Je te dis la vérité ; on m'a volé mes bacons, mes beaux bacons.

— Allons ! » Reprend Renart, « ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela : tel se plaint, je le sais, qui n'a pas le moindre mal. Vos bacons, vous les avez mis à l'abri des allans et venans ; vous avez bien fait, je vous approuve fort.

— Comment ! Mauvais plaisant, tu ne veux pas m'entendre ? Je te dis qu'on m'a volé mes bacons.

— Dites, dites toujours.

— Cela n'est pas bien, » fait alors dame Hersent, « de ne pas nous croire. Si nous les avons, ce seroit pour nous un plaisir de les partager, vous le savez bien.

— Je sais que vous connaissez les bons tours. Pourtant ici tout n'est pas profit : voilà votre maison trouée ; il le falloit, j'en suis d'accord, mais cela demandera de grandes réparations. C'est par là que les voleurs sont entrés, n'est-ce pas ? C'est par là qu'ils se sont enfuis ?

— Oui, c'est la vérité.

— Vous ne sauriez dire autre chose.

— Malheur en tout cas, » dit Ysengrin, roulant des yeux, « à qui m'a pris mes bacons, si je viens à le découvrir ! »

Renart ne répondit plus ; il fit une belle moue, et s'éloigna en ricanant sous cape.

Telle fut la première aventure, les Enfances de Renart.

Plus tard il fit mieux, pour le malheur de tous, et surtout de son cher compère Ysengrin.

LE ROMAN DE RENART

LIVRE PREMIER.

QUATRIÈME AVENTURE

**Comment Tiecelein le corbeau
prit un fromage à la vieille,
et comment Renart
le prit à Tiecelein.**



Dans une plaine fleurie que bernoient deux montagnes et qu'une eau limpide arrosoit, Renart, un jour, aperçut de la rive opposée, un fau solitaire planté loin de tout chemin frayé, à la naissance de la montée.

Il franchit le ruisseau, gagne l'arbre, fait autour du tronc ses passes ordinaires, puis se vautre délicieusement sur l'herbe fraîche, en soufflant pour se bien refroidir.

Tout dans ce lieu le charmoit ; tout, je me trompe, car il sentoit un premier aiguillon de faim, et rien ne lui donnoit l'espoir de l'apaiser.

Pendant qu'il hésitoit sur ce qu'il avoit à faire, damp Tiecelein, le corbeau, sortoit du bois voisin, planoit dans la prairie et alloit s'abattre dans un plessis qui sembloit lui promettre bonne aventure.

Là se trouvoit un millier de fromages qu'on avoit exposés, pour les sécher, à un tour de soleil. La gardienne étoit rentrée pour un moment au logis, et Tiecelein saisissant l'occasion, s'arrêta sur un des plus beaux et reprit son vol au moment où la vieille reparoissoit.

« Ah ! Mon beau monsieur, c'est pour vous que séchoient mes fromages ! »

Disant cela, la vieille jetoit pierres et cailloux.

« Tais-toi, tais-toi, la vieille, » répond Tiecelein ; « quand on demandera qui l'a pris, tu diras : c'est moi, c'est moi !

Car la mauvaise garde nourrit le loup. »

Tiecelein s'éloigne et s'en vient percher sur le fau qui couvroit damp Renart de son frais ombrage. Réunis par le même arbre, leur situation étoit loin d'être pareille. Tiecelein savouroit ce qu'il aimoit le mieux ; Renart, également friand du fromage et de celui qui en étoit le maître, les regardoit sans espoir de les atteindre.

Le fromage à demi séché donnoit une entrée facile aux coups de bec : Tiecelein en tire le plus jaune et le plus tendre ; puis il attaque la croûte dont une parcelle lui échappe et va tomber aux pieds de l'arbre.

Renart lève la tête et salue Tiecelein qu'il voit fièrement campé, le fromage dressé dans les pattes.

« Oui, je ne me trompe pas ; oui, c'est damp Tiecelein. Que le bon Dieu vous protège compère, vous et l'ame de votre père, le fameux chanteur ! Personne autrefois, dit-on, ne chantoit mieux que lui en France. Vous-même, si je m'en souviens, vous faisiez aussi de la musique : ai-je rêvé que vous avez longtemps appris à jouer de l'orgue ? Par ma foi, puisque j'ai le plaisir de vous rencontrer, vous consentirez bien, n'est-ce pas, à me dire une petite ritournelle. »

Ces paroles furent pour Tiecelein d'une grande douceur, car il avoit la prétention d'être le plus agréable musicien du monde.

Il ouvre donc aussitôt la bouche et fait entendre un crah prolongé.

« Est-ce bien, cela, damp Renart ? »

— Oui, » dit l'autre, « cela n'est pas mal : mais si vous vouliez, vous monteriez encore plus haut.

— Écoutez-moi donc. »

Il fait alors un plus grand effort de gosier.

« Votre voix est belle », dit Renart, « mais elle seroit plus belle encore si vous ne mangiez pas tant de noix. Continuez pourtant, je vous prie. »

L'autre, qui veut absolument emporter le prix du chant, s'oublie tellement que, pour mieux filer le son, il ouvre peu à peu les ongles et les doigts qui retenoient le fromage et le laisse tomber justement aux pieds de Renart.

Le glouton frémit alors de plaisir ; mais il se contient, dans l'espoir de réunir au fromage le vaniteux chanteur.

« Ah ! Dieu, » dit-il en paroissant faire un effort pour se lever, « que de maux le Seigneur m'a envoyés en ce monde ! Voilà que je ne puis changer de place, tant je souffre du genou ; et ce fromage qui vient de tomber m'apporte une odeur infecte et insupportable. Rien de plus dangereux que cette odeur pour les blessures des jambes ; les médecins me l'avoient bien dit, en me recommandant de ne jamais en goûter. Descendez, je vous prie, mon cher Tiecelein, venez m'ôter cette abomination. Je ne vous demanderois pas ce petit service, si je ne m'étois l'autre jour rompu la jambe dans un maudit piège tendu à quelques pas d'ici. Je suis condamné à demeurer à cette place jusqu'à ce qu'une bonne emplâtre vienne commencer ma guérison. »

Comment se méfier de telles paroles accompagnées de toutes sortes de grimaces douloureuses.

Tiecelein d'ailleurs étoit dans les meilleures dispositions pour celui qui venoit enfin de reconnoître l'agrément de sa voix.

Il descendit donc de l'arbre ; mais une fois à terre le voisinage de Renart le fit réfléchir.

Il avança pas à pas, l'œil au guet, et en se trainant sur le croupion.

« Mon Dieu ! » disoit Renart, « hâtez-vous donc, avancez ; que pouvez-vous craindre de moi, pauvre impotent ? »

Tiecelein s'approcha davantage, mais Renart, trop impatient, s'élança et le manqua, ne retenant en gage que trois ou quatre plumes.

« Ah ! Traître Renart ! » Dit alors Tiecelein, « je devois bien savoir que vous me tromperiez ! J'en suis pour quatre de mes plus beaux tuyaux ; mais c'est là tout ce que vous aurez, méchant et puant larron, que Dieu maudisse ! »

Renart, un peu confus, voulut se justifier.

C'étoit une attaque de goutte qui l'avoit fait malgré lui sauter. Tiecelein ne l'écouta pas :

« Garde le fromage, je te l'abandonne ; quant à ma peau tu ne l'auras pas. Pleure et gémis maintenant à ton aise, je ne viendrai pas à ton secours.

— Eh bien va-t-en, braillard de mauvais augure, » dit Renart en reprenant son naturel ; « cela me consolera de n'avoir pu te clorre le bec. »

« Par Dieu ! » Reprit-il ensuite, « Voilà vraiment un excellent fromage ; je n'en ai jamais mangé de meilleur ; c'est juste le remède qu'il me falloit pour le mal de jambes. »

Et, le repas achevé, il reprit lestement le chemin des bois

LE ROMAN DE RENART

LIVRE PREMIER.

CINQUIÈME AVENTURE

**Comment Renart
ne put obtenir de la Mésange
le baiser de paix.**



Renart commençoit à se consoler des méchants tours de Chantecler et de Tiececlin quand, sur la branche d'un vieux chêne, il aperçut la Mésange, laquelle avoit déposé sa couvée dans le tronc de l'arbre.

Il lui donna le premier salut :

« J'arrive bien à propos, commère ; descendez, je vous prie ; j'attends de vous le baiser de paix, et j'ai promis que vous ne le refuseriez pas.

— À vous, Renart ? » Fait la Mésange. « Bon, si vous n'étiez pas ce que vous êtes, si l'on ne connoissoit vos tours et vos malices. Mais, d'abord, je ne suis pas votre commère ; seulement, vous le dites pour ne pas changer d'habitudes en prononçant un mot de vérité.

— Que vous êtes peu charitable ! » Répond Renart : « Votre fils est bien mon filleul par la grâce du saint baptême, et je n'ai jamais mérité de vous déplaire. Mais si je l'avois fait, je ne choisirois pas un jour comme celui-ci pour recommencer.

Écoutez-bien : « sire Noble, notre roi, vient de proclamer la paix générale ; plaise à Dieu qu'elle soit de longue durée ! Tous les barons l'ont jurée, tous ont promis d'oublier les anciens sujets de querelle. Aussi les petites gens sont dans la joie ; le temps est passé des disputes, des procès et des meurtres ; chacun aimera son voisin, et chacun pourra dormir tranquille.

— Savez-vous, damp Renart, » dit la Mésange, « que vous dites là de belles choses ? Je veux bien les croire à demi ; mais cherchez ailleurs qui vous baise, ce n'est pas moi qui donnerai l'exemple.

— En vérité, commère, vous poussez la défiance un peu loin ; je m'en consolerois, si je n'avois juré d'obtenir le baiser de paix de vous comme de tous les autres. Tenez, je fermerai les yeux pendant que vous descendrez m'embrasser.

— S'il est ainsi, je le veux bien, » dit la Mésange. « Voyons vos yeux : sont-ils bien fermés ?

— Oui.

— J'arrive. »

Cependant l'oiseau avoit garni sa patte d'un petit flocon de mousse qu'il vint déposer sur les barbes de Renart.

À peine celui-ci a-t-il senti l'attouchement qu'il fait un bond pour saisir la Mésange, mais ce n'étoit pas elle, il en fut pour sa honte.

« Ah ! Voilà donc votre paix, votre baiser ! Il ne tient pas à vous que le traité ne soit déjà rompu.

— Eh ! » dit Renart, « ne voyez-vous pas que je plaisante ? je voulois voir si vous étiez peureuse. Allons ! Recommençons ; tenez, me voici les yeux fermés. »

La Mésange, que le jeu commençoit à amuser, vole et sautille, mais avec précaution. Renart montrant une seconde fois les dents :

« Voyez-vous, » lui dit-elle, « vous n'y réussirez pas ; je me jetterois plutôt dans le feu que dans vos bras.

— Mon Dieu ! » Dit Renart, « pouvez-vous ainsi trembler au moindre mouvement ! Vous supposez toujours un piège caché : c'étoit bon avant la paix jurée. Allons ! Une troisième fois, c'est le vrai compte ; en l'honneur de Sainte Trinité. Je vous le répète ; j'ai promis de vous donner le baiser de paix, je dois le faire, ne seroit-ce que pour mon petit filleul que j'entends chanter sur l'arbre voisin. »

Renart prêche bien sans doute, mais la Mésange fait la sourde oreille et ne quitte plus la branche de chêne.

Cependant voici des veneurs et des braconniers, les chiens et les coureurs de damp Abbé, qui s'embatent de leur côté.

On entend le son des grailles et des cors, puis tout à coup : Le Goupil ! Le Goupil !

Renart, à ce cri terrible, oublie la Mésange, serre la queue entre les jambes, pour donner moins de prise à la dent des lévriers.

Et la Mésange alors de lui dire : « Renart ! Pourquoi donc vous éloigner ? La paix n'est-elle pas jurée ?

— Jurée, oui ; » répond Renart, « mais non publiée. Peut-être ces jeunes chiens ne savent-ils pas encore que leurs pères l'ont arrêtée.

— Demeurez, de grâce ! Je descends pour vous embrasser.

— Non ; le temps presse, et je cours à mes affaires. »

LE ROMAN DE RENART

LIVRE PREMIER.

SIXIÈME AVENTURE

**Comment le Frère convers
ne détacha pas les chiens.**



Mais pour surcroît de danger, en s'éloignant de la Mésange afin de rentrer dans le bois, il se trouve en présence d'un de ces demi-vilains, demi-valets qui, par charité ou pour quelque redevance, obtenoient la faveur de vivre de la vie des moines, qu'ils servoient ou dont ils gardoient les terres et les courtils.

On les désignoit sous le nom de Frères convers ou convertis à la vie monacale ; gens peu considérés, et qui méritoient rarement de l'être davantage.

Celui-ci avoit la charge de tenir en laisse deux veautres ou lévriers.

Bientôt le premier valet qui aperçoit Renart lui crie à haute voix : délie, délie !

Renart comprend le danger ; au lieu de tenter une fuite devenue impossible, il aborde résolument le Frère convers, qui s'adressant à lui :

« Ah ! Méchante bête, c'est fait de vous !

— Sire religieux, » dit Renart, « vous ne faites pas que prud'homme : aucun ne doit être privé de son droit. Ne voyez-vous pas qu'entre les autres chiens et moi, nous courons un enjeu que gagnera le premier arrivé ? Si vous lâchez les deux veautres, ils m'empêcheront de disputer le prix, vous en aurez tout le blâme. »

Le Frère convers, homme simple de sa nature, réfléchit, se gratta le front :

« Par Notre-Dame, » ce dit-il, « damp Renart pourroit bien avoir raison. »

Il ne lâcha donc pas les lévriers, et se contenta de souhaiter bonne chance à Renart.

Celui-ci, pressant alors le pas, s'enfonce dans les taillis et, toujours poursuivi, s'élançe dans une plaine que terminoit un large fossé.

Le fossé est à son tour franchi, et les chiens, après un moment d'incertitude, perdent ses pistes et retournent.

Mis à l'abri de leurs dents cruelles, Renart put enfin se reconnoître. Il étoit épuisé de fatigue ; mais il avoit mis en défaut ses ennemis, et si quelques heures de repos ne le rassasièrent pas, au moins elles lui rendirent sa légèreté et toute son ardeur de chasse et de maraude.

LE ROMAN DE RENART

LIVRE PREMIER.

SEPTIÈME AVENTURE.

**Comment Renart fit rencontre
des Marchands de poisson,
et comment il eut sa part
des harengs et des anguilles.**



Renart, on le voit, n'avoit pas toujours le temps à souhait, et ses entreprises n'étoient pas toutes également heureuses.

Quand le doux temps d'été faisoit place au rigoureux hyver, il étoit souvent à bout de provisions, il n'avoit rien à donner, rien à dépendre : les usuriers lui faisoient défaut, il ne trouvoit plus de crédit chez les marchands.

Un de ces tristes jours de profonde disette, il sortit de Maupertuis, déterminé à n'y rentrer que les poches gonflées.

D'abord il se glisse entre la rivière et le bois dans une jonchère, et quand il est las de ses vaines recherches, il approche du chemin ferré, s'accroupit dans l'ornièrre, tendant le cou d'un et d'autre côté.

Rien encore ne se présente.

Dans l'espoir de quelque chance meilleure, il va se placer devant une haie, sur le versant du chemin : enfin il entend un mouvement de roues.

C'étoit des marchands qui revenoient des bords de la mer, ramenant des harengs frais, dont, grace au vent de bise qui avoit soufflé toute la semaine, on avoit fait pêche abondante ; leurs paniers crévoient sous le poids des anguilles et des lamproies qu'ils avoient encore achetées, chemin faisant.

À la distance d'une portée d'arc, Renart reconnut aisément les lamproies et les anguilles.

Son plan est bientôt fait : il rampe sans être aperçu jusqu'au milieu du chemin, il s'étend et se vautre, jambes écartées, dents rechignées, la langue pantelante, sans mouvement et sans haleine.

La voiture avance ; un des marchands regarde, voit un corps immobile, et appelant son compagnon :

« Je ne me trompe pas, c'est un goupil ou un blaireau.

— C'est un goupil, » dit l'autre ; « descendons emparons-nous-en, et surtout qu'il ne nous échappe. »

Alors ils arrêtent le cheval, vont à Renart, le poussent du pied, le pincent et le tirent ; et comme ils le voient immobile, ils ne doutent pas qu'il ne soit mort.

« Nous n'avions pas besoin d'user de grande adresse ; mais que peut valoir sa pelisse ?

— Quatre livres, » dit l'un.

« — Dites cinq » reprend l'autre, « et pour le moins ; voyez sa gorge, comme elle est blanche et fournie ! C'est la bonne saison. Jetons-le sur la charrette. »

Ainsi dit, ainsi fait.

On le saisit par les pieds, on le lance entre les paniers, et la voiture se remet en mouvement.

Pendant qu'ils se félicitent de l'aventure et qu'ils se promettent de découdre, en arrivant, la robe de Renart, celui-ci ne s'en inquiète guères ; il sait qu'entre faire et dire il y a souvent un long trajet.

Sans perdre de temps, il étend la patte sur le bord d'un panier, se dresse doucement, dérange la couverture, et tire à lui deux douzaines des plus beaux harengs.

Ce fut pour aviser avant tout à la grosse faim qui le travailloit.

D'ailleurs il ne se pressa pas, peut-être même eut-il le loisir de regretter l'absence de sel ; mais il n'avoit pas intention de se contenter de si peu.

Dans le panier voisin frétilloient les anguilles : il en attira vers lui cinq à six des plus belles ; la difficulté étoit de les emporter, car il n'avoit plus faim.

Que fait-il ? Il aperçoit dans la charrette une botte de ces arpillons d'osier qui servent à embrocher les poissons : il en prend deux ou trois, les passe dans la tête des anguilles, puis se roule de façon à former de ces arpillons une triple ceinture, dont il rapproche les extrémités en tresse.

Il s'agissoit maintenant de quitter la voiture ; ce fut un jeu pour lui : seulement il attendit que l'ornière vînt trancher sur le vert gazon, pour se couler sans bruit et sans risque de laisser après lui les anguilles.

Et cela fait, il auroit eu regret d'épargner un brocart aux voituriers.

« Dieu vous maintienne en joie, beaux vendeurs de poisson !, » leur cria-t-il. « J'ai fait avec vous un partage de frère : j'ai mangé vos plus gros harengs et j'emporte vos meilleures anguilles ; mais je laisse le plus grand nombre. »

Quelle ne fut pas alors la surprise des marchands !

Ils crient : Au Goupil, au Goupil !

Mais le goupil ne les redoutoit guères : il avoit les meilleures jambes.

« Fâcheux contre-temps ! » disent-ils, « et quelle perte pour nous, au lieu du profit que nous pensions tirer de ce maudit animal ! Voyez comme il a dégagé nos paniers ; puisse-t-il en crever au moins d'indigestion ! »

« Tant qu'il vous plaira, » dit Renart, « je ne crains ni vous ni vos souhaits. »

Puis il reprit tranquillement le chemin de Maupertuis.

Hermeline, la bonne et sage dame, l'attendoit à l'entrée ; ses deux fils, Malebranche et Percehaye, le reçurent avec tout le respect qui lui étoit dû, et quand on vit ce qu'il rapportoit, ce fut une joie et des embrassemens sans fin.

« À table ! » s'écria-t-il, « que l'on ait soin de bien fermer les portes, et que personne ne s'avise de nous déranger. »

LE ROMAN DE RENART

LIVRE PREMIER.

NEUVIÈME AVENTURE

Où l'on verra comment Renart
conduisit son compère
à la pêche aux anguilles.



C'étoit peu de temps avant Noël, quand on pense à saler les bacons.

Le ciel étoit parsemé d'étoiles, il faisoit un grand froid, et le vivier où Renart avoit conduit son compère étoit assez fortement pris de glace pour que l'on pût en toute sécurité former sur lui des rondes joyeuses.

Il n'y avoit qu'un seul trou, soigneusement entretenu chaque jour par les paysans du village, et près duquel ils avoient laissé le seau qui leur servoit à puiser de l'eau.

Renart, indiquant du doigt le vivier :

« Mon oncle, » dit-il, « c'est là que se tiennent en quantité les barbeaux, les tanches et les anguilles ; et précisément voici l'engin qui sert à les prendre. »

(Il montrait le seau.)

« Il suffit de le tenir quelque temps plongé dans l'eau, puis de l'en tirer quand on sent à sa pesanteur qu'il est garni de poissons. »

« — Je comprends, » dit Ysengrin, « et pour bien faire, je crois, beau neveu, qu'il faudroit attacher l'engin à ma queue ; c'est apparemment ainsi que vous faites vous-mêmes quand vous voulez avoir une bonne pêche.

— Justement » dit Renart ; « c'est merveille comme vous comprenez aisément. Je vais faire ce que vous demandez. »

Il serre fortement le seau à la queue d'Ysengrin.

« Et maintenant, vous n'avez plus qu'à vous tenir immobile pendant une heure ou deux, jusqu'à ce que vous sentiez les poissons arriver en foule dans l'engin. — Je comprends fort bien ; pour de la patience j'en aurai tant qu'il faudra. »

Renart se place alors un peu à l'écart, sous un buisson, la tête entre les pieds, les yeux attachés sur son compère.

L'autre se tient au bord du trou, la queue en partie plongée dans l'eau avec le seau qui la retient.

Mais comme le froid étoit extrême, l'eau ne tarda pas à se figer, puis à se changer en glace autour de la queue.

Le loup, qui se sent pressé, attribue le tiraillement aux poissons qui arrivent ; il se félicite, et déjà songe au profit qu'il va tirer d'une pêche miraculeuse.

Il fait un mouvement, puis s'arrête encore, persuadé que plus il attendra, plus il amènera de poissons à bord.

Enfin, il se décide à tirer le seau ; mais ses efforts sont inutiles.

La glace a pris de la consistance, le trou est fermé, la queue est arrêtée sans qu'il lui soit possible de rompre l'obstacle.

Il se démène et s'agite, il appelle Renart :

« À mon secours, beau neveu ! il y a tant de poissons que je ne puis les soulever ; viens m'aider ; je suis las, et le jour ne doit pas tarder à venir. »

Renart, qui faisoit semblant de dormir, lève alors la tête :

« Comment, bel oncle, vous êtes encore là ? Allons, hâtez-vous, prenez vos poissons et partons ; le jour ne peut tarder à venir.

— Mais, » dit Ysengrin, « je ne puis les remonter. Il y en a tant, tant, que je n'ai pas la force de soulever l'engin.

— Ah ! » Reprend Renart en riant, « je vois ce que c'est ; mais à qui la faute ? Vous en avez voulu trop prendre, et le vilain a raison de le dire : Qui tout désire tout perd. »

La nuit passe, l'aube paroît, le soleil se lève.

La neige avoit blanchi la terre, et messire Constant des Granges, un honnête vavasseur dont la maison touchoit à l'étang, se lève et sa joyeuse ménagère.

Il prend un cor, appelle ses chiens, fait seller un cheval ; des clameurs partent de tous les côtés, tout se dispose pour la chasse.

Renart ne les attend pas, il reprend lestement le chemin de Maupertuis, laissant sur la brèche le pauvre Ysengrin qui tire de droite et de gauche, et déchire sa queue cruellement sans parvenir à la dégager.

Survient un garçon tenant deux lévriers en laisse.

Il aperçoit le loup arrêté par la queue dans la glace, et le derrière ensanglanté.

« Ohé ! Ohé ! Le loup ! »

Les veneurs avertis accourent avec d'autres chiens, et cependant Ysengrin entend Constant des Granges donner l'ordre de les délier.

Les braconniers obéissent ; leurs brachets s'attachent au loup qui, la pelisse hérissée, se dispose à faire bonne défense.

Il mord les uns, retient les autres à distance.

Alors messire Constant descend de cheval, approche l'épée au poing et pense couper Ysengrin en deux.

Mais le coup porte à faux ; messire Constant, ébranlé lui-même, tombe sur la tête et se relève à grand peine.

Il revient à la charge, vise la tête, le coup glisse et le glaive descend sur la queue qu'elle emporte toute entière.

Ysengrin, surmontant une douleur aigue, fait un effort suprême et s'élançe au milieu des chiens qui s'écartent pour lui ouvrir passage et courir aussitôt à sa poursuite.

Malgré la meute entière acharnée sur ses traces, il gagne une hauteur d'où il les défie.

Brachets et lévriers tous alors renoncent à leur chasse.

Ysengrin entre au logis, plaignant la longue et riche queue qu'il s'est vu contraint de laisser en gage, et jurant de tirer vengeance de Renart, qu'il commence à soupçonner de lui avoir malicieusement ménagé toutes ces fâcheuses aventures.